

Confrontation  
d'un violeurOnze  
femmes  
en colère

*Qu'est-ce qu'elle donne, la colère des femmes, lorsqu'elle s'exprime de façon non violente et efficace? À quelques jours du premier Colloque québécois sur l'intervention féministe, voici une petite histoire.*

par **Françoise Guénette**



**L'**homme ne comprend toujours pas. Nous venons de faire irruption dans sa maisonnette en désordre et nous formons devant lui un demi-cercle silencieux, impavide mais tendu. Avec, au beau milieu, sa belle-fille Mariette qu'il n'a pas vue depuis longtemps. «Bonjour, Maurice», dit-elle calmement. Il évite son regard et croise les bras sur sa camisole grisâtre, comme pour cacher les soubresauts de son ventre mou, sa braguette encore entrouverte. Il venait de s'endormir, après sa nuit de veille à l'usine, quand nous avons frappé à sa bicoque, quelque part en banlieue de Montréal. Dehors, le soleil reluit sur une matinée fraîche de décembre. Mais ici, dans cette cuisine sale où la truie ronronne doucement, les toiles sont tirées et l'odeur de vieux tabac prend à la gorge. Dans la pénombre, le petit gros homme commence à trembler, de froid et de peur. J'espère tout à coup qu'il n'est pas cardiaque.

Ex-alcoolique, ex-batteur de femme et d'enfants, toujours amateur de petites filles, ce serait la plus belle blague de ce vieux Maurice que de nous claquer entre les doigts, juste au moment où Mariette

trouve assez de courage pour venir lui parler, essayer de lui faire comprendre tout le mal qu'il lui a fait, à elle, il y a 30 ans, et tout le mal qu'elle le soupçonne d'avoir fait, il y a peu, à sa petite fille à elle, sa petite Valérie de 20 mois.

Ce que nous sommes en train de faire s'appelle une confrontation. C'est une riposte non violente imaginée par les féministes pour lutter contre l'agression sexuelle et la violence exercée contre les femmes: «Une victime de viol, accompagnée d'autres femmes, va rencontrer publiquement son agresseur pour lui dire qu'elle juge son comportement inacceptable, qu'il doit changer immédiatement et remettre en question les attitudes qui l'ont mené à poser ce geste», résume la chercheuse Michelle Duval, dans une étude intitulée *La Nouvelle Colère des femmes*<sup>1</sup>.

### La pratique

Nous sommes dix à accompagner Mariette. Nous nous sommes rencontrées une heure plus tôt, à la station de métro. Il y a là des femmes qui travaillent auprès de femmes violentées, d'autres qui ont déjà enseigné le wend-do, d'autres encore qui, toujours militantes féministes, se sont recyclées dans l'action culturelle. Certaines sont de nouvelles Montréalaises, arrivées

depuis peu de villes de province où elles animaient des centres de femmes. D'autres encore sont venues le matin même, avec Mariette, de Québec. Et il y a moi, l'observatrice, celle qui aimerait bien tout noter de sa première confrontation. Mais il ne faut pas observer, me prévient tout de suite A., il faut participer, attentive et profondément solidaire, il faut concentrer son énergie pour soutenir celle qui va parler et pour la protéger éventuellement contre une réaction violente de l'agresseur.

Mais Mariette vient de trancher comme à la scie le silence épais. Voix douce, si douce, elle part de très loin. «Je me souviens, Maurice, et je voudrais que tu te souviennes aussi. Quand t'as marié ma mère, j'avais quatre, cinq ans, et t'étais jaloux de moi. Tu me battais à coups de strap, matin et soir...»

Maurice – à cause de la présence de toutes ces femmes? – a un sursaut d'horreur: «C'était du temps que je buvais!» A. l'interrompt: «Tais-toi et écoute.» Mariette reprend: «Après, matin, midi, soir, tu me faisais avaler des bols de moutarde... Pour me punir de quoi, Maurice? Pis après, t'as commencé à me toucher...» Maurice n'en peut plus: «T'exagères, là.» «Après», ré-pète A., mais Maurice prend les nerfs: «Hey! Êtes-vous rentrées icitte légalement?»



Personne ne lui répondra. Car «la confrontation n'a rien d'un dialogue entre la femme et le violeur. La femme dit ce qu'elle a à dire et s'en va, même si l'agresseur tente d'engager le dialogue. C'est à lui de l'écouter et de prendre contact avec la réalité de sa victime, à lui de *sortir de l'abstraction*: la personne qu'il a violée est quelqu'un qui souffre...»

«Moi, j'ai 32 ans et j'ai vécu depuis ce temps-là avec la peur... Quand t'as marié ma mère, t'as tout détruit. Tu m'as battue, violée, puis tu m'as fait placer en foyer nourricier, par manque d'amour. Tu t'en lavais les mains. Si tu savais, Maurice, les Noël et les jours de l'An que j'ai passés, à cause de ta méchanceté. C'était facile de se défouler sur une petite fille de quatre, cinq ans. Et toi, t'étais respecté par la famille, personne l'a su, personne t'en a voulu... Mais là, Maurice, vient le moment où il faut régler ses comptes.»

Maurice essaie de se défendre, encore interrompu par A., dont le ton sec ne lui plaît pas, c'est évident. Mais il retient son geste. Mariette poursuit: «J'ai laissé Valérie aller chez les grands-parents, cet été; j'avais pas pensé que tu serais là. Je l'ai retrouvée deux jours après, toute bizarre, la vulve tout enflée...» — «Non, non! hurle Maurice, j'ai pas été seul avec elle, je bois

plus, je...» «Laisse-moi parler!» Mariette a élevé la voix: «Laisse-moi parler. J'ai le droit de penser que c'est toi. Je me rappelle la première fois que t'as abusé de moi, avec ton gros doigt, et ça me fait mal comme si c'était hier! Valérie, c'est sûr que quelqu'un l'a tripotée.»

Maurice baisse sa tête clairsemée. Jeune, il devait ressembler à Félix Leclerc. «Si jamais elle retourne dans la famille et que t'es là, Maurice, que ce soit clair que Valérie ne s'approchera pas de toi, qu'elle se sauvera de toi comme moi je me sauvais<sup>2</sup>. Et moi, je vais reprendre la place que tu m'as volée dans la famille. C'est pas à moi d'avoir la tête basse, Maurice. Il y a des choses que j'oublierai jamais, mais je passerai pas ma vie à t'en vouloir non plus...» Mariette n'a pas de notes. Son discours, elle ne l'a pas préparé mais là, il lui défile dans la gorge, ordonné, vibrant, intarissable.

Maurice essaie de reprendre sur lui. Toujours appuyé à l'évier, il s'allume une rouleuse d'une main tremblante. Sa face de Félix Leclerc déchu s'est creusée. Il veut s'avancer, le cercle se contracte. «J'veux mettre du bois dans le poêle!» Il est bien le seul ici à avoir froid. Le cercle s'ouvre. Maurice descend les marches de la cave. Je l'imagine tout à coup remonter avec sa 12 et nous tirer dedans, vieux Rambo fou

d'humiliation. Mais Maurice est un peu peureux, qui a décidé de filer doux. Il enfourne les bûches dans la truelle avant de revenir s'adosser à l'évier, résigné.

«Les petites filles, dit Mariette, on touche pas à ça. C'est des êtres humains comme toi et moi. Si t'as des problèmes, va te faire soigner, Maurice. Quand on attaque des petits gars, tout le monde en parle dans les journaux et à la TV, mais des petites filles, on dirait que ça compte pas! Les examens de conscience, c'est ici qu'il faut les faire, Maurice, pas de l'autre côté. Si jamais quelque chose d'autre arrive à Valérie — ou à un autre enfant de la famille et que j'en ai connaissance — c'est toi qui sera responsable, Maurice. Même si c'est pas toi, ce sera toi. Et cette fois-là, on reviendra pas te voir ici, dans ta cachette, mais sur la job devant les autres gars! As-tu compris?»

Théoriquement, la confrontation a lieu dans un endroit public, devant témoins, pour «rompre le silence qui protège le violeur. Le violeur ne peut plus se camoufler derrière l'anonymat; en le dénonçant publiquement, la femme violentée dit que le viol existe et qu'il est commis par un homme ordinaire. La vérité éclate. La victime n'est plus isolée dans son secret et plus de personnes sont saisies de la réalité du viol.»

Oui, Maurice a compris... qu'il s'en tire



## L'intervention féministe en colloque

Une occasion exceptionnelle de comprendre mieux comment s'exerce la pensée féministe dans le domaine de l'intervention sociale: le premier *Colloque québécois sur l'intervention féministe*, à Rouyn-Noranda, les 4, 5 et 6 avril. Des conférencières thérapeutes, chercheuses, militantes; plus de 20 ateliers sur les problèmes de violence, de sexualité, d'éducation, de santé affectant les femmes, et les interventions féministes appropriées. On attend 400 Québécoises de toutes les régions, la plupart déjà impliquées dans différentes formes d'intervention. Pour plus d'informations: Louise Lambert: (819) 762-8700, ou Lucie Beaupré: (819) 764-3236.

à bon compte. L'air hagard plus que repent, le regard à terre et les épaules voûtées, c'est l'image même de la défaite et de la couardise. Recommencera-t-il? Pour l'instant, j'ai l'impression que non.

Sur le trottoir désert, Mariette, toute rouge, hurle: «Quel effet ça fait, de gagner le million?» Toutes l'entourent et la félicitent. Je consulte ma montre: le tout, interminable, a duré 23 minutes. Hormis les rappels au silence d'A., personne d'autre que Mariette n'a parlé. Et quelles paroles! «En thérapie, je frappais sur des coussins mais c'était pas assez! Il fallait que je me libère de ce poids, que je me débarrasse de ça et que je protège ma fille. J'ai été dans l'angoisse tout l'été à cause de ça, je pensais devenir folle, et que le passé recommençait...»

### La théorie

«La confrontation, explique Michelle Duval, va à l'encontre de la victimisation. Ni soumises ni passives, les femmes prennent elles-mêmes les décisions. Elles se défendent sans avoir recours à des hommes ou à des représentants de l'autorité (qu'auraient-ils pu faire pour Mariette, sans preuves formelles contre Maurice?). Elles nomment et qualifient elles-mêmes la situation. Elles misent pour intervenir sur la solidarité des autres femmes.»

C'est à l'automne que Mariette est allée rencontrer un groupe de femmes de Québec, puis une thérapeute qui lui a suggéré la confrontation et l'a mise en contact avec des femmes prêtes à l'accompagner.

Mariette, qui n'avait jamais rien dit, a réagi quand sa fille a été attaquée. Attitude classique, apparemment. «C'est parce que nous, dit-elle, on prend pas pitié de nous autres. On dit: c'est fait, c'est fait. Mais avec ma fille, c'était comme une double agression. Je me suis dit: elle vivra pas la même chose que moi.»

J. travaille avec des femmes victimes de violence familiale: «Les femmes ont l'impression qu'elles n'ont pas le droit de se défendre elles-mêmes. Mais leur enfant, la société leur donne la permission de le défendre à mort. Moi-même, si quelqu'un touchait à ma petite fille, je l'étranglerais. Mais s'il m'attaquait, moi, je ne suis pas sûre que j'aurais la même réaction...»

«C'est que les femmes n'ont pas droit à la colère», écrit Michelle Duval, en se référant toujours aux travaux de nombreuses chercheuses et sociologues féministes québécoises et américaines. «Le système patriarcal, pour se protéger de toute subversion, les a habituées à penser aux autres (enfants, vieillards, malades), non pas à agir pour elles-mêmes. Or, la colère est d'abord un geste d'intérêt personnel. Les femmes, ces grandes "pacificatrices", n'ont le droit d'être en colère et agressives que pour secourir leurs enfants. Elles répriment donc leur colère légitime, ce qui augmente encore leur sentiment d'impuissance et de frustration.

«À l'opposé, les hommes sont conditionnés à exprimer leur colère et leur agressivité plutôt que leurs émotions. Cet entraînement, par les jeux guerriers, la compétition, l'armée, etc., les enduret, les insensibilise. Face aux victimes de leur colère, ils nieront la réalité (la souffrance) pour développer l'abstraction (ex.: tuer pour une "juste cause").»

«Or, la colère elle-même n'est pas à rejeter. C'est une saine réaction de mécontentement face à une situation contrariante qui a besoin d'être changée, donc une démarche éventuellement positive pour améliorer cette situation.

«Comme elle est actuellement destructrice et encouragée chez les uns (dominants et surtout mâles) et réprimée chez les autres (dominé-e-s et surtout femelles, noir-e-s, enfants), il faut redonner à la colère son vé-

ritable sens, la rendre accessible à toutes et tous sans distinctions de sexe, d'âge ou de race. Pour cela, poursuit toujours Michelle Duval, il faut imaginer de nouvelles pratiques de la colère, non violentes mais affirmatives, qui maintiennent la communication entre les êtres plutôt que de la rompre.

«Les femmes sont bien placées pour inventer cette colère nouvelle. Pour répondre aux agressions sexuelles, les féministes n'ont-elles pas déjà amorcé plusieurs "réponses", qui vont des groupes de survivantes d'inceste aux maisons d'accueil et d'hébergement pour femmes battues, des manifestations de nuit aux centres d'aide et de lutte contre les agressions sexuelles, aux comités contre la pornographie, etc.?»

«Derrière ces formules, il y a quatre lois très simples. Il faut se réapproprier son identité (partir de soi-même, de sa perception de la réalité); il faut parler, nommer (parce que se taire sur l'inceste, le viol, la violence, c'est s'abandonner à la honte et à la culpabilité, se faire complice de la violence en "couvrant" l'agresseur, perpétuer l'isolement des autres victimes et se priver de la solidarité précieuse des autres femmes); il faut se tenir debout (dénoncer ne suffit pas, il faut riposter activement, efficacement, ne pas implorer mais forcer l'agresseur à cesser); il faut se tenir ensemble (parce que rien n'est possible, seule).

«Les mêmes lois sous-tendent l'autodéfense et la confrontation, deux autres formes d'intervention féministe non violente qui incarnent bien la nouvelle colère positive des femmes: l'une et l'autre brisent les conditionnements féminins et masculins.

«Contre la "passivité naturelle" des femmes, la confrontation est un geste de résistance, de refus. Contre "la faiblesse physique" des femmes, la confrontation permet d'affronter l'adversaire sur un autre terrain que la force physique. Contre l'impuissance et la peur des femmes, la confrontation comme l'autodéfense redonne à l'agresseur ses proportions justes et humaines, apprend aux femmes à se défendre elles-mêmes, par leurs propres moyens, sans protecteur à la clef. De plus, habituées au sacrifice, au renoncement, les femmes doivent, pour une confrontation ou pour s'autodéfendre, s'aimer et se poser en sujets valables.

«Pour les hommes "confrontés" aussi, les données sont changées: des femmes qui se posent soudain en égales, unies et dignes de respect, essaient de leur communiquer sans violence la souffrance subie.

«Par la confrontation, les femmes refusent donc leur rôle de victimes et tentent d'éviter que l'agression se reproduise. Cela suppose qu'elles aient la conviction profonde que l'agresseur peut comprendre et changer, ne pas répéter son comportement.»

Mais Maurice, par exemple, a-t-il vraiment compris aujourd'hui la portée de son geste? Alors que nous revenons vers le métro, A. et H., dont ce n'est pas la première confrontation, racontent d'autres histoires de «rencontres» réussies. «Une

fois, par exemple, on est allées à dix rencontrer dans un cégep le frère de L., une de nos amies. Il les battait, elle et leur mère veuve. Un petit macho de 20 ans, délinquant, frondeur et baveux. On l'avait sorti de sa classe en plein cours et il était là, dans le corridor, à essayer de nous faire du charme: "Ouais, vous êtes un gang de belles filles", à siffler, à vouloir sortir du cercle. Ça a duré une demi-heure. Entre de grands bouts de silence, sa soeur lui parlait, lui interdisait de continuer à terroriser sa mère. Peu à peu, il ne fanfaronnait plus, il s'effaçait, rentrait dans le mur, une vraie lavette. Le directeur du cégep est arrivé. On lui a dit de rentrer dans son bureau et vite, sinon ce serait son tour!

«Le même soir, le jeune gars, bouleversé, a essayé de se faire plaindre par sa mère. Et pour la première fois, elle a été ferme avec lui et l'a menacé de le jeter à la porte s'il continuait ainsi. Leur rapport a changé depuis cette journée-là, il y a deux ans. Ah! le gars n'est pas devenu un ange, mais, au moins, il n'a pas retouché à sa soeur ou à sa mère!»

M., elle, pense que son père a enfin compris, après qu'elle l'ait confronté dernièrement, seule. Son père qu'elle aimait, et qui avait fait d'elle sa maîtresse, de 14 à 17 ans, sans en voir – sans vouloir en voir – les conséquences.

Ce qui semble sûr, c'est que M., comme

L. et sa mère, comme Mariette aujourd'hui, ont pris du pouvoir dans l'expérience. Ainsi que toutes les femmes qui les accompagnaient.

«Débarrassée de son caractère destructeur et ramenée à sa fonction de changement, la colère cesse d'être menaçante pour les femmes et devient une force positive, source de pouvoir, outil de libération. (...) Finalement, la révolution féministe et même la paix mondiale reposeraient peut-être sur cette capacité des femmes à développer une nouvelle forme de colère non violente...», conclut Michelle Duval à la fin du texte résumé ici.

Cette allusion au pacifisme n'est pas exagérée. Il y a bien sûr une différence de taille entre Maurice et Reagan ou Gorbatchev. Mais, entre le tête-à-tête de onze femmes en colère et d'un violeur ordinaire, à Montréal, et l'interminable camping de centaines de femmes devant les missiles Cruise de Greenham Common, en Angleterre, c'est bien la même colère qui court, féroce et déterminée<sup>3</sup>. Et qui allumera peut-être bientôt confrontation sur confrontation... On ne se méfie pas assez de la colère des femmes. ✕

1/ *La Nouvelle Colère des femmes*, Michelle Duval, étude présentée à Micheline de Sève, Université du Québec à Montréal, en décembre

## Pour en savoir plus

Vous voulez en savoir plus long sur la confrontation, l'autodéfense ou d'autres formes d'intervention non violente en cas de violence sexuelle? Contactez le *Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel* (CALACS) de votre région: Sherbrooke: (819) 563-9999; Trois-Rivières: (819) 373-1232; Hull: (819) 771-1773; Saint-Hubert: (514) 445-6056; Rouyn: (819) 762-8443. À Montréal, le *Mouvement contre le viol* vous répondra: (514) 842-5040.

1984. Le texte intégral paraît ce printemps dans un numéro spécial, sur le féminisme et le pacifisme, de la revue féministe *Atlantis* (de Nouvelle-Écosse, disponible en librairie). Le texte est cité ici, largement et librement, avec la permission de l'auteure.

2/ Maurice vit seul, officiellement séparé de la mère de Mariette, même si «son dentier est toujours chez elle!»... et qu'il l'accompagne souvent aux réunions de famille.

3/ Voir *La vie en rose*, «Demain la guerre», n° 15, janvier 1984.

# dixVersions

4361, St-Denis (métro Mont-Royal) 284-9374  
 1188, Sherbrooke ouest 284-1013  
 Promenade du Cuivre, Rouyn 762-8570  
 3184, boul. St-Martin ouest 682-3919  
 183G, boul. Hymus, Pointe Claire 694-5969



LE MAGASIN DU MEUBLE PRÊT À VIVRE